

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, LUNDI, 24 DECEMBRE 1849.

No. 29.

CONCILE DE VIENNE.

(Voir les Nos. 17, 25 et 27.)

Suite et fin.

Aucune puissance de la terre, ni de l'enfer ne peut ravir à l'homme la liberté de servir Dieu et d'être éternellement heureux; aucune puissance de la terre ni de l'enfer n'a la faculté de prescrire la cessation d'une loi de nécessité à la volonté de l'homme, sur qui repose un reflet de la puissance créatrice de l'Éternel. Mais l'homme, à qui il est ordonné de prouver sa fidélité envers Dieu dans ce monde de sens, de désir, à bon droit, pouvoir se servir de tous les moyens matériels pour opérer le bien sans empêchement. La liberté de travailler matériellement à la gloire de Dieu et au vrai salut des hommes est un bien grand et inappréciable; et en tant que les formes de la constitution civile peuvent protéger cette liberté, et même en agrandissant le cercle, ils sont une chose précieuse vers laquelle le chrétien regarde avec un ardent désir, et à laquelle il tend par toutes les voies approuvées de Dieu. Mais d'une bien autre nature est la liberté qu'annoncent les prédateurs du désordre. Ils veulent satisfaire sans empêchement tous les mauvais desirs de leur cœur, et renverser la barrière que la loi oppose au crime. A la vérité, ils se gardent bien de laisser échapper légèrement leur dernier mot. Ils ont l'adresse de l'envelopper comme d'un voile éblouissant, de phrases remplies de droits, de devoirs et de fidélité humaine; mais leurs yeux tournent là où leur bouche est discrète. Ils font appel à l'empêchement aveugle des plus mauvais passions. Pour gagner des adhérents, ils excitent avec un art infernal tous les desirs coupables propres à stimuler le cœur humain. Leurs tentatives auprès des habitants de la campagne, leurs séductions auprès des ouvriers, qui n'ont que trop rêvé, sont choses notoirement connues. Si vous voulez apprendre à connaître, par un seul exemple, cette liberté qui s'élève contre l'autel et le trône, jetez un regard sur les moyens que leurs émissaires ont mis en œuvre pour séduire la jeunesse inexpérimentée. L'adolescent, le jeune garçon peut dissiper à son gré les années irréparables qui lui sont accordées pour se préparer à entrer dans le monde; c'est lui disent-ils, son droit sacré. Ils lui montrent en perspective qu'il gouvernera des nations à un âge où la loi lui refuse la faculté de disposer d'aucune somme d'argent, et pour achever d'en faire leur esclave, ils le précipitent dans la naissance de plaisirs les plus honteux. La (l'université) de cette capitale a été témoin de quelle manière fut célébré le règne de la liberté; mais l'autel n'était pas le seul théâtre de ces scènes dégoûtantes. Lorsque sur les barricades le triomphe du bouleversément paraissait décidé, les êtres les plus dégradés de la fange de la société osèrent se montrer devant l'œil chaste du soleil. On déposait toute honte qui, ordinairement, oblige les hommes les plus corrompus à chercher l'obscurité pour les actes qui profanent le temple du Saint-Esprit. L'impudencé effaçait la dernière trace de la dignité de l'homme, et le héros de la liberté fut marqué du sceau de la brute.

Mais cette liberté n'est pas seulement une abomination devant Dieu et un avilissement

de son image, elle est aussi un mensonge. Si tous les hommes mettaient en pièces les barrières du droit et du devoir, et se précipitaient avec une avidité fébrile sur les jouissances de la vie, le genre humain disparaîtrait bientôt de la face de la terre. Ce désastreux train de la vie devient-il le privilège d'un parti, le reste du genre humain tombera sous des chaînes d'esclavage dont le poids l'accablent plus que le joug du despote le plus tyrannique qui jamais ait commandé à des foules réduites au silence par la peur.

La nationalité n'a pas moins de droit à notre respect que la vraie liberté. Mais ainsi que de celle-ci abusent de celle-là ceux qui, comme les vagues furieuses de la mer, jettent l'écumé de leur propre ignominie [Jud. xiii, 16] et ce qu'ils n'osent peut-être pas encore déclarer à haute voix, ils le font connaître en soulevant la discorde et la haine entre les classes diverses, en excitant l'émeute, en allumant la guerre civile. Notre sympathie appartient à la famille dont nous faisons partie, à la race d'où nous sommes sortis. Mais, quand la racine est sainte, les branches le sont aussi [Rom. xi, 16] et quand les rameaux portent des fruits de perdition, ils ne proviennent certainement pas d'une racine innocente. Saint Paul commémore toute la puissance des sentiments qui nous attachent à notre propre nation. "J'eusse désiré devenir moi-même apatride, et éloigné de Jésus-Christ, en place de mes frères, qui sont mes proches selon la chair." (Rom. xi, 3). Nonobstant cela, saint Paul prêchait avec un zèle ardent la parole de la vie aux Syriens et aux diverses races de l'Asie-Mineure, aux Macédoniens et aux Romains, et il est cité par nous avec gratitude comme l'Apôtre des nations. Un lien plus étroit nous attache plus à nos proches parents qu'au reste de ceux qui ont avec nous communauté de race et de langue. Toutefois, ne serait-ce pas folie et iniquité si quel qu'un regardait comme son droit sacré, imprescriptible, de déposséder et d'opprimer tant qu'il lui en vient dans l'esprit pour procurer l'avantage de ses frères et sœurs, de ses oncles et de ses tantes? La langue a été donnée de Dieu pour unir les hommes, non pour les désunir. Nous tous, sommes enfants du même Père céleste, et rachetés par le même Jésus-Christ; tous, nous sommes citoyens du même État sur la terre, et espérons d'appartenir un jour au même royaume impérissable. La nationalité, dans le sens qui continue à trouver des prédicateurs fanatiques, est une idole qui exige qu'on lui offre en holocauste nos devoirs; et par dessus encore notre bonheur terrestre; toute âme chrétienne la repoussera avec horreur.

Lorsque le crime et l'infirmité abondaient dans le royaume de Juda et que s'annonçait sur la tête de Dieu le nuage du châtiment divin, le Seigneur apparut au prophète Isaïe dans une vision mystérieuse, et il retint une voix disant: Qui encrerai-je, et qui ira de notre part? et Isaïe dit: Me voici, envoie-moi (Is. vi, 8). Si nous n'avons pas la confiance du prophète si nous n'osons pas nous offrir au Seigneur pour une mission aussi difficile, c'est du moins un devoir sacré pour nous de persévérer avec une fidélité inébranlable dans le poste que le Seigneur nous a assigné. Nous sommes constitués les gardiens de la foi et des mœurs dans un moment solennel et décisif. Les insensés dont le cri de

guerre est: abolition de la religion et renversement de l'État, n'auront, à la vérité, jamais à se réjouir d'un triomphe complet; car jamais ils ne réussiront à effacer du front de l'humanité le sceau de sa ressemblance avec Dieu. Cependant, si la force rampante du christianisme ne vient pas s'opposer à leurs entreprises, ils pourront encore attirer des hommes sans nombre dans la voie large qui mène à la perdition (Math. vii, 13), et allumer une flamme dont l'avidité voracité ne s'éteindra que sur les derniers débris de la civilisation européenne. L'Apôtre des nations vous adresse, aussi bien qu'à nous-mêmes, cette exhortation: "Ceux qui s'exercent à la lutte gardent la tempérance en toutes choses; et cependant ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible!" (1 Cor., ix, 25.) Regardez tout ce que met en œuvre le parti qui, dans son environnement, lance des brandons incendiaires vers l'autel, le trône et le foyer domestique! Avec quelle ardeur ne cherche-t-il pas à envelopper les villes et les campagnes dans un filet tressé par la ruse; quelle infatigable activité ne déploie-t-il pas quand il veut séduire les esprits faibles et égarés par les hommes simples; combien peu l'étaient les fatigues et les dangers pour recruter des complices à ses projets criminels! Faut-il que nous, à qui le Fils de Dieu a confié le salut des âmes qui le rachètent, nous, que l'autour de la grâce a introduits dans le sanctuaire de son temple et revêtus de la puissance du sacerdoce, fuit-il que nous ne déployions pas la même activité, la même résolution, pour aplaquer les voix de la vérité, pour dissiper l'erreur, pour sauver les âmes?

En tout temps s'adresse aux serviteurs de l'autel l'exhortation "d'être irrépréhensibles comme il sied aux dispensateurs et économiseurs de Dieu." (Tit. i, 7). La pureté de la vie, que recommande la loi de sainteté à tous ceux qui la reconnaissent, et en outre pour le prêtre un devoir d'état. Par chaque exemple du ciel qu'il donnerait, il étoufferait la semence de la vie qui répand sa parole; par chaque déviation du sentier des justes il égarerait ceux qu'il est chargé de conduire au Christ, et les entraînerait dans le désert aride des voluptés terrestres. Mais, dans les circonstances actuelles, si nous ne nous soulevons pas des appétits profanes, hors d'état de combattre dans la force du Seigneur les flots menaçants de la ruine universelle. Que celui qui est institué pour reprendre les pécheurs, pour présenter aux yeux des imparfaits le miroir de la perfection, ne s'attende à aucune indulgence, si la robe nuptiale lui manque à lui-même. Faites attention qu'un parti qui s'est donné la tâche de détruire votre influence sur les cœurs des hommes observe chacun de vos pas avec des yeux d'Argus. Il met en pratique contre mesure ce dont il accuse fausement un ordre célèbre; il emploie les moyens les plus indignes pour arriver à ses fins; et le mensonge et la calomnie appartiennent à ses armes de prédilection. Arrive-t-il qu'un héros de l'évangile, un messager des miséricordes de Dieu tombe dans la poussière du péché et approche ses lèvres du calice des plaisirs coupables, aussitôt ces hommes de progrès célèbrent un jour de triomphe et divulguent ce déplorable événement avec une activité qui ne connaît point de relâche.

Mais il ne suffit pas que nous nous montrions irrépréhensibles, si ce n'est que notre calvaire ne nous rive de mal qu'il puisse (sans une évidente calomnie) dire de nous. (Tit. 2, 8.)

"Le zèle de votre maison me dévore," dit David. (Ps. 68, 10.) Nous devons opposer à la flamme grossière des passions l'éclat pur de la vie spirituelle; nous devons marcher avec la force du zèle qui s'anime du souffle de l'Esprit-Saint, contre les puissances de la perdition qui cherchent à dépouiller de leur diadème les enfants de la Rédemption.

Regardez l'âge tendre, ces boutons printaniers de l'humanité. Il attend, dans la paix de l'innocence et de l'absence de ses flatteurs du pressentiment, le moment où il lui sera permis de se développer au fleur dans le jardin du Seigneur. Faut-il que les anges gardiens de la foi et des mœurs soient chassés d'auprès de lui, et que la tentation assiege en paroles et en exemples son intelligence qui commence à poindre? Regardez ces millions de campagnards qui portent encore leur Dieu dans leur cœur et secouent leur tête avec étonnement lorsque des bruits incomplets des nouveaux changements politiques pénètrent jusqu'à eux! Faut-il qu'ils soient exposés aux artifices de la séduction dont nous avons vu les effets l'été passé? Faut-il qu'on leur persuade subtilement de "donner leur héritage de l'éternité pour un misérable plat de lentilles" (Gen. xxx, 30, etc.), et que bientôt après on incendie leurs cabanes et les pousse eux-mêmes sur le champ de bataille, pour y verser leur sang à la plus grande gloire et à l'avantage de la révolution? Regardez ces hommes égarés qui offrent à pleines mains l'encens aux idoles du jour: car ils sont plus dignes de notre pitié que de notre aversion. On peut leur appliquer ce que dit le Seigneur: "Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes crevassées qui ne peuvent retenir l'eau." (Jér. ii, 13.) Mais maintenant une souffrante les dévore, et ils ne trouvent point à s'attacher. Des fantômes sans nombre folâtraient autour d'eux, leur promettant des rafraîchissements et la plénitude de la félicité; mais ils les jettent cruellement et se résolvant en vapeurs légères et troubles les fois que, pour satisfaire leur besoin pressant, ces malheureux tendent les mains vers eux. Messagers de la vérité, prêtres de l'agneau sans tache! le Seigneur, votre sauveur, vous montre les plaines qu'il a reçues pour vous et pour vos frères, et il dit: "Sauvez les âmes pour lesquelles je suis mort! et elles seront sauvées dès que s'élèvera de nouveau avec vous la flamme que votre maître ordonne d'allumer." [Luc. xii, 49.]

C'est pourquoi, publier la loi de l'amour, pleine de la puissance de l'amour qui, animant l'Apôtre, lui fit dire: "Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou les déceptions, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le fer? Mais, parmi tous ces maux, nous demeurerons victorieux par celui qui nous a aimés." [Rom. viii, 35 et 37.] Prenez courageusement les doctrines de la séduction de l'ombre de l'égoïsme où elles se cachent et exposez-les à la lumière de la vérité qui rayonne du haut de la croix. Elle est grande la grâce qui vous est conférée par la consécration sacerdotale! Révéillez-la, ranimez-la par la confiance en Dieu et la prière, et vous enseignerez comme des hommes qui ont la puissance en partage, car celui qui seul est puissant vous assiste. Qui est comme Dieu! Il fait un signe de sa

main, et ils s'évanouissent comme la fumée. [Ps. xxxvi, 20.]

O Seigneur des armées, dont le trône s'élève au-dessus des chérubins, abaissez un regard de pitié sur ces pays à qui vous avez donné la lumière et la grâce en Jésus-Christ, votre fils unique! Ne nous rejetez pas de votre face et ne nous retirez pas votre Esprit-Saint. Envoyez les anges de la charité et de l'humilité aux hommes égarés, afin que, se réveillant comme du songe d'un rêveur, ils jettent loin d'eux le fardeau des désirs déréglés qui les courbe vers la terre et qu'ils lèvent leurs yeux vers le ciel, pour lequel vous les avez créés. Alors descendra aussi vers nous un souffle de votre paix, et, tous réunis autour de votre saint autel, nous vous louerons avec foi et espérance jusqu'à ce que nous entrions dans la terre bénie de la vision. Amen.

(Suivent les signatures de 7 Archevêques et de 31 Evêques.)

Les Catholiques de Hollande.

Un écrivain distingué de Hollande vient de publier un ouvrage intitulé, "Mémoire sur la situation des Catholiques dans les Pays-Bas." Cet ouvrage, dit le *Tablet*, donne des détails sur la position des Catholiques dans ce pays qui sont extrêmement intéressants, ne fut-ce que par leur nouveauté; car si l'on excepte la Suède, il n'y a pas de pays en Europe dont on commisse si peu la condition intérieure. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en les entretenant un moment de l'état de leurs frères de Hollande. Leur nombre s'élève actuellement à plus de 1,200,000; c'est-à-dire les deux cinquièmes de la population entière du pays. Leur foi, et leur constance leur donnent droit à nos sympathies, car ils ne sont parvenus à ce nombre qu'en passant par une longue persécution qui n'a presque pas eu de relâche. Pendant longtemps, ils ont été écrasés et foulés aux pieds comme les Catholiques d'Irlande. La persécution ouverte commença par le décret de Guillaume le Silencieux en 1581, frappant les Catholiques d'impôts, d'amendes, et de peines dans le genre des lois pénales inventées jadis en Angleterre par la Reine Elizabeth.

Des peribelles encore vivantes en Hollande, se rappellent le temps où les Catholiques étaient obligés, le dimanche en sortant dans les rues, de tenir à la main une bible ou un psautier, pour se protéger contre les insultes de la populace. Il leur fallait même déguiser leurs chapelles en y mettant des enseignes d'ambages, telles que celles-ci: "L'Enfer, le Diable, le Parquet, etc." La révolution de 1793 qui travaillait à étouffer l'Eglise en France dans son sang, la délivrait à son insu en Hollande.

Mais la raison politique l'emportant sur la haine, un décret fut porté en 1798 accordant la liberté de conscience. Mais ce décret ne fut jamais mis franchement à exécution, sauf pendant la courte période du règne de celui que les Hollandais appellent encore, "le bon Roi Louis Napoléon." En 1827, un concordat reconnaissant une Hiérarchie Catholique fut signé, puis contesté et mis de côté pendant treize ans, jusqu'à ce qu'en 1840, Mgr. Capaccini eût obtenu ce qu'on pouvait faire était de consentir à ce que l'exécution en fut ajournée.

Pendant ce temps, le gouvernement fidèle à l'insinuant protestant accordait sa protection et ses faveurs au schisme Janséniste, qui a trois Evêques, ceux d'Utrecht, de Harlem, et de Deventer.

Les contours. Au nord, dans la direction de Grenoble, les lacs du Bourget et l'Annoey, paraissent semblables à de monstrueux serpents dont les écailles reluisent aux yeux du jour. Les montagnes qui les entourent s'élèvent peu à peu du côté de la Savoie, caressant dans une mêlée bizarre leurs sommets coniques, et au-dessus de toutes, comme un géant solitaire, se dresse le mont Blanc. — Nous redescendîmes transportés d'admiration. Le Carrossonnais jaloux se mit à parler des Pyrénées qu'on aperçoit de son pays, l'Italien paraissait tout fier de ce que la Savoie appartenait à un prince Piémontais.

Sous les premières pentes du grand Som s'élevaient quelques pâturages, où des troupeaux de la province viennent passer l'été. Nous vîmes la dent à trois mille montons sous la garde de trois énorèmes chiens dits de St. Bernard. En rentrant à la Chartreuse nous y vîmes un détachement de soldats du génie, cantonnés à Grenoble. Ces militaires étaient montés dans la matinée sous le commandement d'un chef de bataillon, et stationnaient dans la grande cour. Frère Jean Marie causait avec les chefs, et son costume pittoresque tranchait d'une manière singulière avec l'uniforme.

FEUILLETON.

Un Pèlerinage à la grande Chartreuse.

Suite et fin.

Mais à quoi servent ces célibataires à la société? Vous êtes bien sévère, Monsieur; et il y a en France trois à quatre cent mille célibataires, contre lesquels la philosophie ne s'élève jamais, malgré tous les services bons ou mauvais qu'ils rendent à la morale; et l'on aime mieux s'attaquer à 30 ou 40 pauvres religieux qui n'ont justice fait que du bien. Il n'y a aucune iniquité dans cette appréciation, et les pauvres en particulier ne seraient pas de votre avis. Le Carrossonnais allait s'emporter. Nous arrêtâmes la discussion. Dix heures sonnaient. C'est l'heure où les religieux se rendent à l'office. Nous nous dirigeâmes du côté de la chapelle. Les flambeaux jetaient une clarté pâle sur les murs, autour de nous et dans le sanctuaire. Une porte s'ouvrit, et toute une légion de blancs fantômes défila dans le chœur; les mains croisées sur la poitrine et le capuchon rabattu. En passant devant l'autel, ils s'inclinaient profondément, comme si tout leur respect pour la divinité eût pu s'exhaler dans leur prosternation. Arrivés de chaque côté du chœur, ils se rangèrent en file le long des stalles. Puis un son se fit entendre, pareil à celui d'une main qui frappe sur des bois, et tous tombèrent à genoux, comme par un mou-

vement mécanique. De la place où nous étions on n'apprenait qu'une raie blanche le long du mur, c'était la ligne des têtes inclinées. Pas un souille, pas un soupir, pas un mouvement. Un nouveau signal se fit entendre. Les chartreux se retirèrent, attirèrent le capuchon sur leurs épaules, et ils ont chant s'éleva. Ce n'était pas l'hymne grégorien, ou la majestueuse harmonie des chants de la liturgie lyonnaise; c'était une mélodie douce, triste et un peu trépidante, telle qu'on peut la rêver à l'heure de minuit, sous des voûtes sombres, et sortant avec une espèce d'effort de ces poitrines macérées par le jeûne.

La lumière pâle des flambeaux ne nous permettait pas de distinguer les chartreux. Nous revîmes le matin, à dix heures, défilant devant la grande messe. Il y avait là des hommes jeunes, et des vieillards à tête blanche comme leur capuchon; quelques uns étaient de haute taille, et avaient dans la démarche quelque chose de fier jusque dans leur humilité. Frère Jean Marie nous raconta que parmi les jeunes, plusieurs avaient été soldats, d'autres étaient des Espagnols chassés de leur pays par les tempêtes politiques, les autres avaient appartenu à des classes diverses de notre société. L'un, le plus petit de tous, est le frère d'un brillant avocat de notre barreau.

Après la grande messe elle déjeuner, nous commençâmes la visite générale de la Chartreuse. Les bâtiments sont adossés d'un côté à une montagne très-élevée, qu'on nomme le grand Som; de l'autre côté ils s'inclinent dans la direction du ruisseau qui indique le pont de

la vallée et marque la route du monde. La façade est majestueuse, dominée au centre par un clocheton, et se développe sur une grande cour carrée au centre de laquelle est un large bassin. Au milieu de la façade, et au rez-de-chaussée, on s'enfonça dans une longue et large galerie de 200 pieds à peu près, au bout de laquelle se trouve l'appartement du père général.

A droite et à gauche de la galerie, en entrant, se trouvent les salles des voyageurs, un peu plus loin la chapelle, la bibliothèque et la cuisine. Aux deux extrémités de ce grand bâtiment s'ouvrent parallèlement deux immenses corridors de 640 pieds de long (double longueur de l'Eglise St. Jean de Lyon); ces corridors, à proprement parler, constituent le cloître. Les cellules des religieux sont échelonnées régulièrement dans cette immense profondeur. Entre les deux corridors, reliés entre eux par deux petites galeries, se trouve le cimetière que chaque chartreux aperçoit en sortant de sa cellule. Des croix de bois marquent la place où ses ossements reposent en attendant la résurrection. Quelques plantes mélangées poussent autour des croix, qu'elles entrent. Frère Jean Marie regardait le cimetière avec ce sourire qui ne le quitte pas, et semblait par avance y marquer sa place.

A la porte des cellules se trouve une inscription gravée en latin ou français, condensée dans sa brièveté toute l'énergie du sacrifice et de l'espérance. Chaque cellule se compose de deux petites chambres; dans la première se trouve la provision de bois pour l'hiver, et

un tour avec lequel les religieux fabriquent des boîtes et autres menus objets de quincaillerie. Dans la seconde, il y a une petite table pour écrire, deux ou trois rayons en forme de bibliothèque, un lit de planches et un prie-dieu. Le mur est tapissé d'images pieuses. La fenêtre prend jour sur un petit jardin, d'où l'on aperçoit un morceau carré des cieux, et quelquefois le soleil.

La visite des bâtiments terminée, nous revînmes dans la première cour et sortîmes par la grande porte en face de laquelle s'étend une pelouse plantée d'arbres. Après cette pelouse recommença la forêt dont les profondeurs s'étendent aussi loin que l'œil peut suivre la hauteur des montagnes. Les bruyellards du matin étaient dissipés le soleil perçait ça et là d'un rayon la voûte de feuillage, et faisait étinceler les gouttes de rosée comme des perles en fusion. En remontant la gorge, on arrive au bout d'une demi-heure à son extrémité où les montagnes arrondissent leurs bras en fermant le passage. Là, à la naissance du torrent, et sur un tertre de quelques pieds carrés, se trouve la chapelle de St. Bruno, bâtie à l'endroit même où ce saint avait bâti sa cellule. En redescendant vers la chartreuse, on rencontre à gauche une fissure de rocher par laquelle passe un petit sentier qui s'élève ensuite et conduit, après 3 heures de marche, au sommet du grand Som, la plus haute cime des environs. Rien de beau comme la vue dont on y jouit lorsque le temps est pur. En face, du côté de la France, et à des profondeurs immenses, se développent les plaines du Dauphiné, dont le Rhône arde